

Mara
Goyet
Formules
enrichies

Les mots et
les choses d'aujourd'hui

Café Voltaire
Flammarion

Mara
Goyet
Formules
enrichies

Les mots et
les choses d'aujourd'hui

« Voici comment notre époque
nous a façonnés : cons et subtils, dupes
mais incrédules, éclairés et paumés,
admirablement dérisoires. »

Café Voltaire
Flammarion

Formules enrichies

Les mots et les choses
d'aujourd'hui

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CAFÉ VOLTAIRE

- Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon* (2005).
Jacques Julliard, *Le Malheur français* (2005).
Andreï Makine, *Cette France qu'on oublie d'aimer* (2006).
Michel Crépu, *Solitude de la grenouille* (2006).
Élie Barnavi, *Les religions meurtrières* (2006).
Tzvetan Todorov, *La littérature en péril* (2007).
Michel Schneider, *La confusion des sexes* (2007).
Pascal Méridgeau, *Cinéma : Autopsie d'un meurtre* (2007).
Régis Debray, *L'obscénité démocratique* (2007).
Lionel Jospin, *L'impasse* (2007).
Jean Clair, *Malaise dans les musées* (2007).
Jacques Julliard, *La Reine du monde* (2008).
Mara Goyet, *Tombeau pour le collège* (2008).
Étienne Klein, *Galilée et les Indiens* (2008).
Sylviane Agacinski, *Corps en miettes* (2009).
François Taillandier, *La langue française au défi* (2009).
Janine Mossuz-Lavau, *Guerre des sexes : stop !* (2009).
Alain Badiou (avec Nicolas Truong), *Éloge de l'amour* (2009).
Marin de Viry, *Tous touristes* (2010).
Régis Debray, *À un ami israélien*, avec une réponse d'Élie Barnavi (2010).
Alexandre Lacroix, *Le Téléviathan* (2010).

Mara Goyet

Formules enrichies

Les mots et les choses
d'aujourd'hui

Café Voltaire

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3930-2

À Claude.

AVANT-PROPOS

Mon penchant pour la glande active m'a toujours semblé inquiétant, stérile et culpabilisant. Surfer sur Internet, écouter les gens au café, lire des magazines, observer les voyageurs dans le métro, rêver sur mon lit, entendre le même opéra à longueur de journée sans savoir pourquoi, me passionner pour un débat de société idiot, consulter des sites people, commenter ironiquement l'actualité avec mon amie Fred, dévorer le catalogue de La Redoute, n'était-ce pas un art de ne pas vivre ? J'espérais, sans y croire, mais en y croyant quand même, qu'il en sortirait un jour quelque chose. Mais quoi ?

Quand Teresa Cremisi, pour la collection Café Voltaire, et Marcel Gauchet, pour les trente ans du *Débat*, m'ont proposé de donner librement une forme cohérente à ce mode d'existence en m'intéressant aux mots et

expressions du moment, j'ai ressenti une joie incroyable. Presque un soulagement. Passant du cadre collectif de la revue à celui individuel du livre, j'ai compris que cet « art de la glande » se devait d'être encore affiné, pensé, élaboré. Il y avait là quelque chose à trouver. Mais quoi ?

Ce fut le glas de la glande. Le travail a commencé. Un vrai travail : il fallait, pour chaque entrée, trouver le moment favorable où je parvenais à mobiliser en une sorte de court-circuit imprévisible tout ce que pouvait pour nous charrier le mot, et réussir à entendre ses résonances multiples (culturelles, biographiques, scientifiques, universelles, personnelles) en évitant la répétition, les réflexes et les facilités. Il fallait aussi composer avec les présences tutélaires intimidantes (Roland Barthes, Philippe Muray, Nicholson Baker), et se résoudre, pour ce faire, à être personnelle et à l'assumer. C'était un travail, comment dire, d'écriture. Un travail personnel. Un travail d'écrivain. C'est dit.

Le caractère informe de la glande a sa vérité. Une vérité qui nous appartient à tous (stakhano-vistes, rêveurs, ouvriers, cadres commerciaux, universitaires ou chômeurs, enfants et grands-parents). Le train de vie de chacun en cache un autre, celui dans lequel nous sommes tous embarqués. Les traditions, les institutions n'impriment plus leur forme. Ce que nous

vivons aujourd'hui nous paraît terriblement chaotique. N'est-ce pas parce que nous essayons de comprendre notre monde actuel avec les cadres anciens qu'il a fait exploser ? Dans un monde en recomposition affleure ce qui était resté caché jusqu'ici ou, du moins, ce qui était considéré comme secondaire ou mineur. Tout remonte à la surface dans un désordre dont on s'aperçoit vite qu'il n'est qu'apparent. Sans doute suffirait-il d'être attentif à nos gestes, à nos indignations, à nos engouements et à nos paroles, comme j'ai tenté de le faire ici, pour voir s'esquisser les lignes de force d'un tableau dont nous ignorions qu'il était sous nos yeux avant d'avoir l'idée de le regarder. Sera-t-il à notre goût ? C'est une autre histoire. Sous les anciennes valeurs qui s'estompent en apparaissent d'autres, plus embrassantes, qui donnent du sens à ce qui nous semblait jusqu'alors marginal. Étrangement, voire comiquement, si le sens advient, le dérisoire n'en subsiste pas moins. Dès lors, tout mérite que l'on s'y attarde : de l'équipe de France à Liliane Bettencourt, du phénomène cougar aux tendances de fond (judiciarisation de la société), aux modes (forme des lunettes, folie décorative) et tics de langage (j'avoue, impacter).

C'est, je crois, ce que nous pressentons tous. Pour s'en amuser ou le déplorer. C'est pourquoi trouver les entrées n'a pas été difficile. Tout le monde s'y est mis. Par mail, par oral,

par texto, mes amis, mes collègues, ma famille m'ont donné des idées. Cet exercice qui aurait pu tourner au dîner de cons, au commentaire atrabilaire de l'actualité, à l'observation sarcastique des contemporains, s'est transformé en enthousiasme collectif (retournement propre à notre époque). Une vague d'écoute et d'observation s'est emparée de nous. Tout cela m'a permis d'éviter le côté « je suis seule lucide » qui aurait rendu à terme l'entreprise antipathique et vaine. Sans profondeur. La détestation et le ricanement sont pourtant choses jouissives et porteuses littérairement. J'ai fait sans. Et c'est tant mieux. J'aime bien notre époque et si j'ai, je crois, le « sens » du truc à la con, j'aime aussi les « trucs à la con ». Et notre époque nous aime ainsi, cons et malins, dupes et pas dupes à la fois. Nous en sommes tous là. Autant en profiter.

Dans ces conditions, la glande est la continuation du travail par d'autres moyens. À une classe d'élèves de troisième qui ne travaillait que peu et dont le niveau me désespérait, à bout d'idées pour les secouer, j'ai fait une sorte de cours testamentaire les incitant, puisqu'ils passaient leur vie à ne rien faire, à le faire avec style, inventivité et attention. À ma grande surprise, cette invitation à l'oisiveté fertile a eu quelques menues vertus pédagogiques. Peut-être civiques !

Observer, écouter, relever le nez, humer, partager et transmettre. Et espérer dénicher un point de vue d'où l'on comprendrait un peu mieux ce qui se passe autour de nous : tel est l'enjeu.

POWERPOINT

Le premier PowerPoint fut écrit en lettres de feu par Yahvé à l'attention de Balthazar afin de lui signifier qu'il avait été pesé, compté, etc. *Mane, Thecel, Phares...* Cette technique longtemps en sommeil, comme nombre des inventions de la Bible (le buisson ardent, l'appareil qui transforme votre fils en gigot, la mer écartable), a aujourd'hui formidablement trouvé son application contemporaine.

L'utiliser. Il le faut. Pour l'ambiance déjà. Tamisée, si tamisée... Pour la maîtrise technique que cela suppose. Et pour la joie d'écrire en énorme quatre mots à la con sur un mur qui par magie semblent lourds de sens. Le procédé est incroyable : un écran projette des mots, cons, qu'un con lit simultanément, dans une orgie tautologique sans pareille. Tout est raréfié : la pensée, les mots, la syntaxe. Étrange cérémonial qui laisse croire à la présence réelle du sens dans la formule projetée.

Le PowerPoint vétérotestamentaire a été dévoyé. La magie était alors dans le procédé, pas dans le message. Dieu se fendait d'un avertissement sévère, calculé, alors que le pictus empoweré contemporain se contente d'écrire : L'EXPLOITATION COMPTE 25 % DE SALERS. Là, l'assistance, se dit : « Tiens, c'est vrai, je n'y avais jamais pensé. 25 %, écrit aussi gros, cela doit être une certitude. Ah, j'aimerais avoir des certitudes. Aimé-je vraiment ma femme ? Ai-je eu raison de devenir cadre commercial ? Cette résidence secondaire n'est-elle pas un pari risqué ? 25 %, quand même. Simple, lapidaire. Ma vie est un chaos. Je la voudrais en PowerPoint. »

Le PowerPoint, c'est l'érotisation en demi-teinte de la présentation aux cadres (auparavant l'intervenant se contentait de placer sa veste sur un des coins du *paperboard* et vous parlait, marqueur à la main, en bras de chemise). C'est le tag existentiel de nos néants organisés.

CASQUE DE POINTE

Les casques audio sont aujourd'hui obèses. Autrefois, on les souhaitait invisibles. Plus le walkman était gros, plus on le voulait discret, petit. String auditif, en somme.

Là c'est le retour de l'écouteur tanga relié au petit MP3. Ultra sonore, ultra visible, ultra moelleux, ultra gras, ultra couvrant. Le casque s'impose. Ultra.

Et suscite des fantasmes. Après tout, il s'agit d'être bien outillé : plus il est gros, plus on le croit bon. Plus il est visible, plus on le pense technique. Plus il est énorme, plus il laisse penser que la musique écoutée est bonne. Écouter fort, c'est écouter beau.

Est-ce un hasard si le principal producteur des casques de ce type a un nom aux sonorités germaniques ? Ce n'est pas un casque de dilettante : miroitent en lui Krupp, Panzer et Walkyries hurlantes, la puissance et l'exactitude teutoniques.

Le casque est aussi redevenu... casque. Contrairement aux écouteurs, il ne se partage plus : repli et prophylaxie auriculaire. Il brille sur les crânes, intimide (on pense à Hector effrayant Astyanax, le père se penchant casqué vers son fils apeuré, pour une ultime étreinte), cache les oreilles (et révèle en contrepartie à quel point cet organe a des formes variées et étranges chez nous les humains), protège du monde, isole, pare aux attaques sonores, prévient la discussion et ses risques, les tentatives d'approche en laissant s'échapper de bruyantes paroles. Il confère quelque invisibilité. Casque magique : encore Wagner.

Le casque est aussi devenu bijou. Combien se promènent à longueur de journée le cou encerclé de cet objet que l'on croirait votif ? Casque inutilisé, casque lourd, casque encombrant, il y a chez lui des douleurs serviles, des réminiscences négrières à fendre le cœur. Tout en offrant au regard la noblesse de la parure primitive. Des Mycéniens aux Dogons, il a conservé la lourdeur première mais s'est délesté du métal précieux. Il évoque la pesanteur tragique ou cosmique avec tout le confort moderne, à grands renforts de matériaux hi-tech. En cela, il joue la réconciliation de l'archaïque et de la technique.

Quelle merveille que ce casque capable d'évoquer Wotan et le quai Branly, les heures magiques et les moments tragiques, la pesanteur et la grâce.

Quel dommage, cependant, qu'il donne l'air aussi con...

VOILURE

Burqa :

Avantage numéro 1 : rajoute au dictionnaire un mot doté d'un « q » sans « u ».

Avantage numéro 2 : rend le foulard sympathique.

Avantage numéro 3 : nous affûte l'esprit. Bientôt un nouveau jeu sur la Wii pour apprendre à différencier le niqab du hidjab, de la burqa, de la Tropicane en voiture décapotable, de la carmelite en liberté, etc.

Avantage numéro 4 : redonne le sens de l'investigation aux journalistes qui ont réussi dans divers journaux à trouver celle qui porte la burqa contre l'avis de son mari par féminisme, celle qui, loin de toute considération religieuse, trouve que c'est plus aérodynamique, celle qui a un corps en forme de burqa, celle qui ne la porte que chez elle mais s'affuble d'une minijupe par respect des mœurs du pays, celle qui est contre mais la porte justement pour mieux la dénoncer.

GILET FLUO

Le policier en gilet jaune. L'élagueur de futaies d'autoroute en gilet jaune. L'accidenté en gilet jaune. Le terrassier en gilet jaune. La mère de famille à vélo en gilet jaune.

C'est l'uniforme démocratique (de l'égoutier à Lagerfeld, toujours le même gilet) de l'homme

en sursis, de l'homme nu, de l'être pour la mort. Par-dessus le complet, le bleu de chauffe, la blouse, le scaphandre ou l'habit de garçon de café, il dépasse la diversité des tâches, la mécanique des jeux de rôle (jouer à être garçon de café), l'accaparement des activités et donne à voir notre fragilité essentielle : frères humains qui passez, veillez sur l'homme en gilet. Nous sommes tous des cibles précaires.

Le porter, c'est affirmer sa vulnérabilité quand le costume la masque. Le porter, c'est dépasser la fonction et revenir à l'être. Non pas par un dépouillement naïf (on imagine mal, par exemple, un pompiste à poil), non par un retour à la nudité originelle qui sont autant de régressions utopiques, mais par une vêtue supplémentaire aux couleurs de notre civilisation et au rythme de nos journées : ainsi, pour le pompiste, l'existence de l'essence (l'uniforme Total) précède l'Essence (le gilet fluo) en mode 24/24.

Le gilet fluo, c'est notre costume d'authenticité, notre survêtement ontologique, notre parure d'humaine condition. C'est notre déguisement d'hyper-humain !